UNE PROMENADE DANS ROME

Sur les pas de Stendhal

18-21 septembre 2026



Ippolito Caffi, *Rome vue du Pincio*, 1846. Collection Noferi, Florence.

Vendredi 18/09

Le voyage a commencé à midi, à la Librairie Stendhal, la librairie française de Rome : entourés par vingt-cinq mille titres sur les étagères, Diane de Selliers nous a présenté l'édition des *Promenades dans Rome illustrées par les peintres du Romantisme* : parue en 2011 dans La Petite Collection des Éditions Diane de Selliers, cette édition offre le texte de Stendhal accompagné de 166 peintures entre fin XVIII[e] et début XIX[e] siècle, œuvres de Corot, Ingres, Turner, Delacroix, Hubert Robert, mais aussi Raphaël et le Caravage. De cette manière, le livre offre un double regard, celui de l'écrivain et celui des peintres, tous inspirés par cette ville tant aimée à l'époque comme aujourd'hui.



Après un déjeuner à l'entrée du parc de la Villa Borghèse, nous avons consacré l'après-midi à une visite privée de la Galerie Borghèse, où nos mécènes ont été guidés à travers l'exposition *Métamorphoses. Ovide et les arts.*



Conçue avec le Rijksmuseum d'Amsterdam, l'exposition explore le thème de la métamorphose en interrogeant le changement comme principe universel et clé de lecture de la matière et de la condition humaine.

Profondément liée à l'imaginaire ovidien, la Galerie Borghèse offre un cadre privilégié à ce parcours qui réunit des chefs-d'œuvre de la Renaissance à l'époque contemporaine, de Corrège à Rodin et Brancusi, autour d'œuvres emblématiques telles que Apollon et Daphné et Pluton et Proserpine du Bernin. L'exposition met en lumière l'influence majeure des récits ovidiens sur l'histoire de l'art européen et explore les transformations du corps, de la nature et de l'identité, dans un dialogue intemporel entre mythe et art.

Pour terminer la journée, nous avons traversé à pied les jardins de la Villa Borghèse jusqu'à la terrasse du Pincio. Face à la lumière dorée du soleil couchant, nous avons pris le temps de lire quelques réflexions de Stendhal sur Rome :

« La vue si étendue et si belle que l'on y a de Rome, cette ville des tombeaux et des souvenirs, doit rendre moins pénible ce dernier pas pour se détacher des choses de la terre. »

Stendhal, *Promenades dans Rome*, p. 285

Cette lecture nous a également offert de précieux moments de contemplation, en écho aux mots de l'écrivain :

« Assis sous les arbres du Pincio, qui retentissaient du chant des cigales, nous goûtions les délices que nous apportait un petit vent frais venant de la mer. Nos yeux satisfaits erraient sur cette Rome qu'ils commencent à connaître. Nous avions à nos pieds la porte del Popolo ; il y avait de grands moments de silence. »

Stendhal, *Promenades dans Rome*, p. 258



Samedi 19/09



La journée commence tôt, devant le Panthéon. Grâce à une autorisation exceptionnelle, nous y sommes entrés avant l'ouverture au public : à 8 heures, le monument était vide, et nous étions seuls.

En franchissant les seize colonnes du portique, nous avons pu admirer la structure parfaite de l'édifice : quarante-trois mètres de diamètre et exactement la même hauteur sous la coupole, qui s'ouvre sur l'oculus avec un disque de lumière qui descend sur le sol pavé de marbre. Cette expérience a été rendue encore plus exceptionnelle grâce à la voix de Baptiste Roelly qui, lisant Stendhal, nous accompagnait dans la découverte du monument.

« Le Panthéon a ce grand avantage : deux instants suffisent pour être pénétré de sa beauté. On s'arrête devant le portique ; on fait quelques pas, on voit l'église, et tout est fini. Je crois n'avoir jamais rencontré d'être absolument sans émotion à la vue du Panthéon. Ce temple célèbre a donc quelque chose qui ne se trouve ni dans les fresques de Michel-Ange, ni dans les statues du Capitole. Je crois que cette voûte immense, suspendue sur leurs têtes sans appui apparent, donne aux nigauds le sentiment de la peur. N'est-ce pas là le sublime ? »

Stendhal, *Promenades dans Rome*, p. 169

Après un passage par la basilique Saint-Augustin, dont la façade en travertin compte parmi les premières réalisations de la Renaissance romaine et qui abrite des œuvres de Raphaël et du Caravage, nous avons poursuivi notre promenade à la galerie Doria Pamphilj : à l'intérieur se trouve l'une des plus remarquables collections d'art privées de Rome, installée dans le palais nobiliaire du XVIe siècle dont elle porte le nom et qui appartient encore aujourd'hui à la famille Doria Pamphilj.



Stendhal donne un conseil très précis pour visiter ce palais : il faut aller au palais à onze heures, un jour de beau soleil. Nous avons suivi ses instructions à la lettre !

Pendant la visite, deux tableaux en particulier ont retenu notre attention: Le Moulin, que Stendhal tenait pour le plus beau Claude Lorrain du continent; et le portrait d'Innocent X par Vélasquez, peint vers 1650, qu'il trouvait « singulier parmi de si belles choses », et devant lequel la tradition veut que le pape se soit écrié : *troppo vero*.

Il est accroché depuis 1927 dans un petit cabinet, face au buste du même pape par le Bernin, la peinture et le marbre se regardant l'un l'autre.

Nous avons ensuite remonté la via del Corso et la via dei Condotti jusqu'à la place d'Espagne. Devant nous, l'escalier de la Trinité-des-Monts domine la place : il fut construit à partir de 1723 sur les dessins de Francesco De Sanctis, et payé grâce au legs d'un diplomate français, Étienne Gueffier. Arrivés en haut, une vue magnifique se lève jusqu'à la coupole de Saint-Pierre.

L'église de la Trinité-des-Monts est française. Charles VIII fonda le couvent en 1494 pour les Minimes de saint François de Paule ; l'église fut commencée en 1502 sous Louis XII, et la Trinité-des-Monts demeure aujourd'hui l'un des cinq établissements français de Rome.

Une fois entrés à l'intérieur, nous avons consacré un moment à la *Descente de Croix* de Daniele da Volterra, peinte vers 1545 pour la chapelle Orsini, et longtemps rangée, avec la *Transfiguration* de Raphaël et la *Communion de saint Jérôme* du Dominiquin, parmi les trois plus beaux tableaux de Rome. Son histoire dit à elle seule ce qu'a été le sort des œuvres d'art à Rome autour de 1800 : en 1805, l'église resta sans toit et la fresque fut exposée aux intempéries. En 1806, une commission réunie autour de Suvée, directeur de l'Académie de France à Rome, conclut qu'on ne pouvait la sauver qu'en l'arrachant du mur.

À partir de 1809, le restaurateur Pietro Palmaroli la détacha et la transposa sur toile pour la restaurer. Stendhal, qui connaissait l'affaire, raconte que Palmaroli fit durer le travail de 1808 à 1814 en répétant à ses amis : « On a déjà enlevé que trop de tableaux à notre pauvre Rome, tâchons de sauver celui-ci. » Elle n'est ainsi jamais partie pour Paris.

Après le déjeuner à deux pas de l'église, nous avons jeté un œil au début de la via Gregoriana. C'est là où Stendhal avait loué une chambre pour son séjour romain, et il en explique bien la raison :

« Je cherchai des yeux une fenêtre de laquelle on dominât la ville. […] De la table où j'écris je vois les trois quarts de Rome ; et, en face de moi, de l'autre côté de la ville, s'élève majestueusement la coupole de Saint-Pierre. Le soir, lorsque le soleil se couche, je l'aperçois à travers les fenêtres de Saint-Pierre. Rien sur la terre ne peut être comparé à ceci. »

Stendhal, *Promenades dans Rome*, p. 19-20

Nous avons poursuivi l'après-midi par une visite privée de la Villa Médicis. Le cardinal Ferdinand de Médicis acheta la villa en 1576 et chargea Ammannati d'en faire l'écrin de ses marbres antiques : d'où cette façade sur jardin incrustée de bas-reliefs antiques sur quatre étages. L'Académie de France à Rome, fondée en 1666 par Louis XIV à l'instigation de Colbert, s'y est installée en 1803 ; Ingres, Berlioz, Garnier, Debussy y ont passé leurs années romaines.

Avant de découvrir la façade de la villa, nous avons flâné dans ses majestueux jardins, entre parterres de verdure, compositions sculptées et perspectives ouvertes sur Rome. Une promenade hors du temps, au cœur de ce lieu où l'art, l'histoire et la nature se répondent depuis des siècles.



La journée s'est achevée par une soirée privée au Palazzo Caetani, chez Alice Goldet, collectionneuse et figure très active dans la vie culturelle romaine. En ouvrant les portes de sa demeure, Madame Goldet nous a offert bien plus qu'une soirée d'exception : une immersion dans un monde où l'art est partout, vivant et intimement lié à l'histoire des lieux.

Dimanche 20/09

Dimanche, nous avons quitté le centre-ville pour nous déplacer à la campagne. Au temps du Grand Tour, la campagne romaine était un décor exotique et inspirant : ruines, petits villages et forêts en ont fait, en deux siècles, l'un des paysages les plus peins d'Europe.

En particulier, au tournant du XIXe siècle, les environs de Rome et Tivoli deviennent le berceau de la peinture de plein air : Valenciennes y plante son chevalet pour étudier le même motif à toutes les heures du jour, le paysage historique entre au concours du prix de Rome en 1816, Michallon le remporte le premier en 1817, et Corot passe là trois années, de 1825 à 1828, d'où il rapporte cent cinquante études peintes sur le motif. On pourrait presque dire que le paysage romantique est né sur ces collines.

« L'aspect du pays est magnifique […]. La plupart des points de vue sont dominés par quelque reste d'aqueduc ou quelque tombeau en ruine qui impriment à cette campagne de Rome
un caractère de grandeur dont rien n'approche. »

Stendhal, *Promenades dans Rome*, p. 19

À Tivoli, nous avons visité la Villa d'Este, qui nous a montré l'ambitieux projet d'Ippolito II d'Este : fils d'Alphonse Ier et de Lucrèce Borgia, il fut nommé gouverneur de Tivoli en 1550 et vit six conclaves lui refuser la tiare. La villa est la réponse qu'il a donnée à cet échec : ce qu'on ne lui accordait pas à Rome, il l'a bâti à Tivoli, et il l'a bâti pour qu'on le voie. L'architecte Pirro Ligorio en dessine le programme à partir de 1560 : l'allée des Cent Fontaines, la fontaine de l'Ovato, la fontaine de l'Orgue, la fontaine de la Chouette. Tout cela fonctionne par la seule force de l'eau, comme au XVIe siècle.



Les jardins sont une mécanique d'eau, d'ombre et de perspective : on y comprend bien pourquoi tant de personnalités sont montées jusqu'ici, de Fragonard à Piranèse, Hubert Robert, Corot, Turner et Liszt.

Nous avons déjeuné face au temple de Vesta. Posé au bord du ravin, avec dix de ses dix-huit colonnes encore debout, il est depuis trois siècles l'un des bâtiments les plus dessinés d'Europe.

Avant de reprendre le minibus pour rentrer à Rome, nous avons pu faire une lecture devant l'une des grandes cascades du parc de la Villa Gregoriana. Le parc lui-même est une œuvre de la papauté : après la crue de 1826, qui emporta une partie de la vieille ville, Grégoire XVI fit percer le Monte Catillo et dévier le cours de l'Aniene. Les travaux commencèrent en juillet 1832 et le pape vint voir tomber la première eau le 7 octobre 1835. La Grande Cascade est aujourd'hui la deuxième d'Italie après celle des Marmore.

« Le climat est ici le plus grand des artistes. Jamais nous ne nous serions doutés de ces sensations si nous avions vu l'Italie pendant l'hiver, ou seulement si nous fussions restés dans Rome. »

Stendhal, *Promenades dans Rome*, p. 51

En conclusion de cette journée, nous nous sommes retrouvés pour un apéritif et une balade nocturne entre le Colisée et les Forums, monuments auxquels Stendhal offre des réflexions importantes : d'après lui, la ruine est plus belle que ne l'était le monument. Intact, le Colisée n'était qu'un théâtre mais, en ruine, il est devenu la mesure d'un peuple. Ce n'est donc pas par le passé en soi que Stendhal est intéressé, mais plutôt par ce dont l'homme a été capable.



« Cet édifice immense est plus beau peut-être aujourd'hui qu'il tombe en ruine, qu'il ne le fut jamais dans toute sa splendeur (alors ce n'était qu'un théâtre, aujourd'hui c'est le plus beau vestige du peuple romain). On peut faire aux Romains la même objection qu'à Napoléon. Ils furent criminels quelquefois, mais jamais l'homme n'a été plus grand. »

Stendhal, *Promenades dans Rome*, p. 25

Lundi 21/09

La dernière matinée a commencé à la Fondation Primoli. Giuseppe Primoli (1851-1927), arrière-petit-neveu de Napoléon, fut l'un des grands photographes amateurs de son siècle : la fondation conserve près de treize mille plaques de verre de la Rome de fin XIXe siècle.



Grand passionné de Stendhal, Primoli a également rassemblé une vingtaine de volumes ayant appartenu à l'auteur, souvent annotés de sa main. Nous avons pu lire quelques-unes de ces annotations : après trois jours passés à lire Stendhal dans les rues de Rome, le retrouver dans l'écriture de ses notes de lecture en marge des livres qui constituaient sa bibliothèque a donné à notre voyage une dimension plus intime, une trace toujours vivante de sa pensée et de son regard sur le monde.

Nous avons ensuite été reçus au Palais Farnèse et à l'École française de Rome par sa directrice, Brigitte Marin. Commencé vers 1515 pour le cardinal Alexandre Farnèse, futur Paul III, le palais est l'œuvre de quatre architectes : Antonio da Sangallo le Jeune, puis Michel-Ange, Vignole, et Giacomo della Porta qui l'achève en 1589. La France y a installé son ambassade en 1874, l'École française de Rome l'année suivante.



Nous avons commencé notre visite dans la cour du Palais, pour finir dans la magnifique galerie des Carraches. Annibale Carrache en peignit la voûte entre 1597 et 1601, avec son frère Augustin, avant que Dominiquin et Lanfranc n'achèvent les murs : les Amours des dieux, treize scènes tirées des *Métamorphoses* d'Ovide, parmi des nus feints en marbre ; au centre, le Triomphe de Bacchus et d'Ariane.



Pendant deux siècles, tous les peintres de Rome y ont fait leur école, et la restauration conduite en 2014-2015 a mis au jour sur les murs, au crayon et à la sanguine, les croquis et les signatures qu'ils y avaient laissés.

Ce fut une très belle façon de conclure notre voyage : après l'avoir commencé, le vendredi, avec les *Métamorphoses* d'Ovide à la galerie Borghèse, nous le terminions sous une voûte qui leur rend hommage, comme un dernier écho à cette première visite.

Après la visite de la bibliothèque de l'École française, où nous avons pu observer quelques livres rares, le voyage s'est conclu par un déjeuner privé dans le salon rouge du Palais, avec la direction de l'École française de Rome : un cadre magnifique pour clôturer ce séjour en beauté.



Pendant quatre jours, Stendhal a été notre compagnon de voyage. Nous avons parcouru les lieux qu'il a connus, retrouvé les œuvres qu'il a admirées, et même celles qui l'ont irrité. C'est ainsi que Rome s'est révélée autrement : non par ce qu'elle a de plus célèbre, mais par ce qu'un homme avait choisi d'y aimer. Enrichis par les éclairages généreux et savants de Baptiste Roelly, les lectures et les réflexions, la qualité des rencontres et les conditions privilégiées dans lesquelles nous avons été accueillis, nous sommes rentrés à Paris avec cette conviction : on ne voyage pas pour accumuler des lieux, mais pour revenir un peu différent.

« Rien n'est peut-être plus agréable dans un voyage
que l'étonnement du retour. »

Stendhal, *Promenades dans Rome*, p. 372

L'Institut Diane de Selliers tient à remercier chaleureusement toutes celles et ceux qui ont participé à la réalisation de ce projet et à l'organisation de ce voyage.

Notre reconnaissance va en particulier à nos donateurs, dont le soutien fidèle et généreux rend possible chacune de nos actions et nous permet de poursuivre nos objectifs de recherche, de transmission et de dialogue autour de l'histoire de l'art.

Nous remercions également Baptiste Roelly, qui nous a accompagnés tout au long de ce séjour et dont le regard a éclairé chacune de nos étapes, ainsi qu'Alice Goldet, Brigitte Marin et l'École française de Rome, la Villa Médicis, la Villa d'Este, le Panthéon, la Fondation Primoli et toutes les institutions qui nous ont ouvert leurs portes et offert des moments rares et précieux.

Merci à toutes et à tous pour votre soutien et votre confiance, et à bientôt pour une prochaine aventure !

L'Institut Diane de Selliers

